

Chronique des patois

Autor(en): **L.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 42

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180509>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

proportionnée à la richesse des deux familles. Le mariage, à ce titre, devient une affaire; la femme n'est pas la compagne de l'homme, mais un objet de luxe ou d'utilité; et le soulier de la jeune fille, exhibé devant les parents du mari, est un des arguments décisifs employés lors de la discussion de la somme à payer.

Pour qui connaît le degré de lubricité des Chinois, il est évident qu'ils attachent une idée de cette nature à la petitesse du pied, c'est un fait avéré par les gens les plus au courant des mœurs chinoises, par des Chinois même. Regarder le pied de la femme qui passe dans la rue est une suprême inconvenance; en parler ne se fait pas entre gens bien élevés. Dans les peintures chinoises, jamais on ne représente le pied d'une femme; toujours la robe le cache; il en est tout autrement dans certains albums de nature plus que légère que l'on fait circuler à la fin du repas. Lorsqu'un chrétien se confesse, s'il ne s'en accuse lui-même, le missionnaire ne manque pas de lui demander s'il a regardé le pied des femmes. Tous ces faits et bien d'autres encore démontrent que la cause de ce détestable usage réside dans une idée de lubricité qu'y attachent les Chinois.

Chronique des patois.

Le vieil idiome de nos pères continue, paraît-il, d'intéresser de nombreux amateurs, et tant mieux: ce genre d'étude, qui certes ne manque pas de côtés attrayants, est bien loin d'être dénué d'intérêt, soit au point de vue philologique et littéraire, soit au point de vue historique et ethnographique.

C'est ainsi que M. Georges Quinche, à Valengin, continue de s'occuper du patois neuchâtelois, dont il a réuni dans un glossaire un grand nombre de mots ou d'expressions, travail déjà fort riche, s'il n'est pas encore complet. M. le curé Chenaux, à Vuadens, près Bulle, s'occupe activement des proverbes patois, tout en travaillant à son glossaire des noms patois des plantes. Notre ami Croisier, des Thermes de Lessus (Saint-Triphon), recueille des mots et des expressions destinés à enrichir, le moment venu, une nouvelle édition du glossaire de Bridel.

On nous a dit dernièrement qu'un Valaisan s'occupe aussi de la composition d'un recueil de mots, et il est probable qu'il y a dans ce canton d'autres amateurs.

Enfin, on ne se contente pas d'aimer le patois et de s'en occuper *intra muros*: s'il faut en croire les prospectus, deux publications verront prochainement le jour. M. le docteur Malherbe, à Bonvillars, annonce une *traduction des fables de Lafontaine*. Autant que nous avons pu en juger par les spécimens que nous avons eu sous les yeux, c'est une traduction plus ou moins littérale, et en prose. Si elle est exacte, et ce que nous avons vu nous a paru tel, elle aura une valeur philologique incontestable; mais il faut, pour cela, que les mots ou expressions qui n'ont pas leurs congénères dans notre patois, soient traduits par des équivalents: une autre mé-

thode risquerait de produire des mots *patoisés* et enlèverait à la traduction justement ce qui doit en faire le mérite. Mais ce sont des choses que le traducteur sait bien, et nous ne pouvons que lui souhaiter pleine réussite et tout d'abord de nombreux souscripteurs. — Le prix pour les souscripteurs est de 4 francs 50 centimes. On souscrit à l'imprimerie Pache, Cité-Derrière, 2, à Lausanne.

Ensuite, M. Ph. Plan, conservateur à la bibliothèque de Genève, prépare la publication d'un poème du dix-septième siècle, en patois savoyard. Ce sera un volume d'amateur et de bibliophile, imprimé chez Fick. C'est déjà dire que l'exécution en sera irréprochable. Mais il y a plus: le volume paraîtra illustré de dessins originaux d'Alfred Dumont, ce qui lui donnera certainement un nouvel attrait.

Quant à l'œuvre elle-même, c'est un poème assez étendu, 724 vers, et, dit-on, fort remarquable à tous égards: c'est un chef-d'œuvre dans son genre et absolument parlant. L'auteur, malheureusement resté inconnu, y déploie une richesse d'imagination et une fermeté de conception vraiment étonnantes. Le sujet de la *Conspiration de Compesières*, tel est le titre, est fictif; mais le développement tout entier de la fiction se rapporte à des événements réels. « L'auteur, dit le prospectus, a voulu rendre les » impressions ressenties par le clergé de la Savoie, » alors française, à l'issue peu favorable, au gré de » ce dernier, du différend qui s'était élevé entre la » Seigneurie de Genève et le Résident, agent diplomatique de Louis XIV, relativement à l'érection » d'une chapelle catholique dans la cité de Calvin. » Quoique de forme plaisante, abondante en gaité » gauloise, et comportant ainsi toute la liberté de » langage de nos anciens poètes, cette œuvre de » haute fantaisie a néanmoins son côté sérieux et » révèle chez son auteur un esprit véritablement » élevé. »

La *Conspiration de Compesières* est écrite en patois savoyard, un des idiomes populaires qui possède au plus haut point le pittoresque et la naïveté; et à ce point de vue, comme à tous les autres, la publication de M. Ph. Plan ne peut manquer de récréer et d'intéresser vivement.

Le prix d'un exemplaire est de 5 francs, pour les souscripteurs. On souscrit chez A. Cherbuliez et C^e, à Genève.

Pour terminer cette chronique des patois, je désire soumettre à l'appréciation des amateurs et des philologues une idée qui m'a été suggérée par un ardent ami de notre vieil idiome, M. le curé Chenaux. N'y aurait-il pas place, à côté de tant d'associations, de sociétés de toutes sortes, pour une modeste société des patois romans, ou romands, si vous aimez mieux, qui réunirait et mettrait en communication directe les amateurs dispersés dans les cantons français? En réunissant tant d'efforts isolés, n'arriverait-on pas plus facilement à recueillir le matériel de nos divers idiomes et à le disposer dans un glossaire unique et nécessairement plus complet que le glossaire publié et ceux qui peuvent exister manuscrits? Voilà l'idée, et je la crois réalisable.

Que tous nos amis veuillent bien y réfléchir, et pour peu qu'ils s'y prêtent, le *Congrès des patois* deviendra une réalité.

L. F.

Une noce de village.

(Tableau des mœurs du canton d'Argovie.)

IV

En s'exprimant ainsi, la pauvre mère essayait de se rassurer elle-même; mais ce ne fut qu'après des heures d'angoisses et après s'être bien raisonné à elle-même, qu'elle parvint à s'assoupir. Et encore quel sommeil? Elle rêva qu'elle était éveillée, dans son lit, à côté duquel se trouvait le berceau de Christian. Elle vit, en songe toujours, entrer sa belle-mère; elle voulut se mettre devant le berceau pour empêcher la sorcière d'approcher, mais elle ne put remuer un membre et resta comme pétrifiée. La belle-mère se baissa, lentement et d'un air moqueur, vers le berceau; elle appliqua ses lèvres sur le cœur de l'enfant, dans l'intention de lui ôter le souffle de la poitrine. Meilé, toujours dans son rêve, entendit le petit râler. Elle voulut crier au secours, mais la voix lui resta au gosier. Malgré ses efforts convulsifs, elle ne put amener aucun son sur ses lèvres. Il lui sembla que le râlement devenait de plus en plus faible... la mort s'approchait du jeune cœur.

L'angoisse de Meilé était excessive. Elle fit un effort suprême et parvint à crier: « Christian! » Alors, réveillée par sa propre voix, elle se trouva baignée de sueur. Le soleil du matin, passant par la fenêtre, inondait la chambre. Christian, d'une voix triste, demanda à Meilé: « Qu'as-tu? » Il était déjà, tout habillé, près du berceau de l'enfant, qui continuait à dormir d'un sommeil profond. — « Oh! j'ai fait un rêve terrible, » dit en soupirant Meilé, qui jeta ses yeux sur le berceau, puis regarda Christian avec une figure bouleversée par la terreur. Christian répondit à ce coup d'œil en montrant à Meilé son visage baigné de larmes, après quoi il se hâta de sortir.

L'enfant, qui, hier encore, avait tout l'éclat et toutes les couleurs des roses, gisait là, pâle comme une figure d'ange en cire blanche, seulement, sur chaque pommette se trouvait une tache rouge, circonscrite, comme si quelqu'un eût embrassé l'enfant trop fort. C'étaient les mêmes signes, le même sommeil persistant qui avaient marqué le début de la maladie dont les autres enfants étaient morts.

Lorsque Christian rentra, il trouva Meilé agenouillée près du berceau et priant avec ferveur. — « Je vais chez le docteur, » dit-il.

— Il le faut bien, mais...

— A la garde de Dieu, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir!

— Mais tu ne comptes pas sortir sans rien prendre?

— Il me serait absolument impossible d'avalier quoi que ce soit! Adieu! Et Christian, franchissant la porte, disparut.

Au dehors la nature, dans sa toute magnificence, étalait toutes les beautés, toutes les richesses, d'une superbe matinée de printemps. Une végétation touffue, d'un vert tendre, annonçait, dans les prairies et dans les champs, un été des plus riches. La sève, pleine de vigueur, gonflait toutes les plantes. Les cerisiers qui bordaient le chemin, balançaient gracieusement, vers l'azur du ciel, leurs branches chargées de guirlandes de fleurs. Au-dessus de cette terre dont les passions et les superstitions humaines ont fait un séjour si lugubre, plane l'œuvre immuable, œuvre de lumière, de chaleur, d'harmonie, qui nous dit ce qu'était originellement la création, ce que devait être l'existence de l'homme, si l'orgueil et l'avarice de ce dernier n'eussent pas défiguré l'œuvre du Créateur. Mais enfin, l'œuvre sublime reste là pour nous inviter à élever nos cœurs et nos pensées au-dessus des choses ordinaires. Et dans ce beau ciel bleu se trouvent écrits en caractères ineffables les mots *amour! avenir! éternité!*

— « A quoi me servent tous ces biens? Que m'avancent toutes ces richesses? » se dit en lui-même Christian, jetant un coup d'œil plein d'amertume sur ses vastes propriétés. « Pour qui ai-je à semer et à récolter? Plût au ciel que je fusse, moi-

même, mûr pour la grande moisson d'hommes, que la mort fait chaque année sur la terre! »

Absorbé dans ces sombres pensées, Christian s'engagea dans le chemin qui monte la forêt pour se rendre dans la bourgade où se trouve le médecin, de l'autre côté de la colline. Depuis longtemps, plongé dans ses méditations, il parcourait les sombres allées du bois, lors qu'une voix, qui le fit ressauter, le tira subitement de sa pénible rêverie.

— « Eh! comment vous trouvez-vous ici, de si grand matin? Bonjour, paysan de la Halde, où donc allez-vous ainsi? »

Celui qui s'adressait en ces termes à Christian était le vieux pionnier du Steinigberg.

— « Je vais chez le docteur! » répondit Christian en lui rendant son salut.

— Ah! chez le docteur!... Vous avez un malade! Mais vous vous êtes entièrement égaré.

Christian, étonné, regarda autour de lui; il se trouvait dans un des coins les plus sombres de la forêt; les rochers noirs de mousse formaient, devant lui, un amphithéâtre qui lui barrait le passage; le bruit lointain de la cascade, joint au frémissement des arbres, donnait à une telle rencontre, et en tel lieu, quelque chose de frappant, surtout dans la situation d'esprit où se trouvait Christian.

— « Vous n'avez pas besoin de retourner sur vos pas » poursuivit le pionnier; « je vais vous montrer un sentier qui abrège la distance. Venez avec moi! »

Le pionnier était un vieillard vigoureux, comme le témoignaient sa chevelure et sa barbe qui, au lieu d'être blanches, étaient gris de fer. Cet homme avait passé sa vie entière dans les bois. Christian lui raconta ses chagrins causés par la maladie et la mort de ses chers enfants.

Tandis que Christian parlait, en trébuchant dans le sentier, son compagnon au pas ferme, et qu'on eût presque pris pour le génie de la montagne, l'écoutait attentivement et réfléchissait beaucoup.

(A suivre.)

FABLLA.

Lè Maidzo.

Lo maidzo Tàn-pi allavè veirè on malado
Ke vesitavè assebin son confrère Tan-mi.
Cé derrai espérvé, kan bein son cameradó
Sotegnià ke lo malado audrai veirè sè dévanki.
Tut dou s'étain trovà differein por la cura,
Lau malado pahia lo tribu à natura,
Apri k'ein sè consei Tan-pi z'au éta acutà,
le gagnéran oncora su sta maladi.
L'on desai: L'è mouà: ie l'avai bein prévu:
S'ie m'z'au acutà, desai l'autro, ie sarai plein de via.
Bonvillars, le 18 janvier 1869.

F. MALHERBE, médecin.

Cours de mythologie, ou les religions païennes, au point de vue de la révélation, par *Fréd. Troyon*. — Lausanne, G. Bridel, éditeur. — Prix: 1 fr. 20 c.

Nul n'était mieux qualifié que M. Troyon pour parler de l'antiquité. Son petit cours de mythologie est traité de la manière la plus attrayante; point de longueurs, point de détails inutiles sur les fables de l'antiquité; absolument ce qui est nécessaire pour se former une idée suffisante des religions primitives. On lit en entier ce petit ouvrage avec un intérêt soutenu et un vrai plaisir, tant l'exposé est simple et clair. C'est un résumé fort bien fait, qui supplée à la lecture de nombreux ouvrages sur la matière, trop souvent obscurs dans leurs détails.

Ce cours donné par M. Troyon dans un pensionnat de demoiselles, a été publié à la demande du comité de l'Ecole supérieure des jeunes filles de Lausanne. L. M.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.